

nous, dans nos contes bas-bretons, et encore est-il bien défiguré et presque méconnaissable. Les conteurs le nomment, dans l'arrondissement de Lannion, *ann Erlinn*, et l'idée qu'ils s'en font est celle d'un monstre redoutable, homme ou bête, ils n'en savent trop rien.

Les romans du cycle de Charlemagne, au contraire, ont laissé des traces nombreuses et certaines dans les récits bas-bretons. Huon de Bordeaux, surtout, est très populaire, et divers épisodes de ses aventures merveilleuses y ont survécu. J'ai aussi recueilli un conte fort long dont le héros est un roi *Gobéron*, ce qui ne peut être qu'une altération de *Obéron*; ses aventures, du reste, ne permettent aucun doute à cet égard.

Les contes que l'on peut appeler mythologiques et que l'on interprète ordinairement par des phénomènes météorologiques, — le mythe du héros solaire principalement, en lutte avec les nuages et la nuit ou l'hiver, — sont aussi plus nombreux et plus développés en Basse-Bretagne qu'en pays gallot. Les fables de Psyché, sous des noms différents, de Cendrillon, de Peau-d'Ane, du Petit Poucet, la quête de la Princesse aux cheveux d'or, les Corps sans âme, le Magicien trompé par son valet ou par sa fille, qui a appris ses secrets, les enfants vendus au diable, sont les thèmes qui défraient le plus ordinairement les récits des conteurs bas-bretons, et avec de nombreuses variantes. Nulle trace non plus chez eux, pas plus que chez ceux du pays gallot, de druidisme ni de bardisme.

Une série de récits très curieux sur les *houles* ou grottes de fées, qui semblent particuliers à la région explorée par M. Sébillot, et dont nous n'avons pas rencontré de similaires en Basse-Bretagne, donne des détails intéressants sur la vie et les mœurs des fées et sur certains talismans dont elles disposent, comme la miche de pain qui ne diminue pas quand on en coupe, et la pommade qui les rend invisibles. L'odyssée grotesque des Jaguens est aussi fort originale et fort drôle.

Ne disposant ici que d'un espace limité, nous nous contenterons de rapprocher un seul des contes gallots de M. Sébillot de son similaire de la Basse-Bretagne, pour donner une idée de la différence qui existe dans les récits en général et la manière des conteurs des deux régions. Nous prendrons le conte qui se trouve à la page 170, sous le titre de : *La fille et ses sept frères*, et nous le donnerons intégralement :

« Il y avait autrefois une femme qui avait sept garçons et pas une fille. Les sept enfants voulurent avoir des fouets et être charretiers. La mère leur dit : — Si j'ai un autre garçon, vous serez charretiers; mais, s'il vous vient une sœur, je vous donnerai à chacun une gaule, et vous serez bergers.

« Peu après, elle eut une fille, et donna alors une gaule à chacun de ses sept garçons. Ils furent si irrités de ne pas être charretiers, qu'ils s'enfuirent dans la forêt des Ardennes, où ils se construisirent une petite maison.

« Quand la petite fille fut devenue grande, ses voisins lui parlaient souvent de ses frères. Elle demanda à sa mère si ce qu'on disait était vrai, mais elle lui répondait que non.

« Cependant, la petite fille continuait à entendre tout le monde lui répéter qu'elle avait sept frères : elle supplia sa mère de lui apprendre ce qu'ils étaient devenus.

— Je veux bien, répondit-elle, mais à la condition que tu m'apportes du feu dans ton tablier sans le brûler.

« La petite fille trouvait cela bien difficile ; mais elle imagina de mettre sur son tablier une couche épaisse de cendres et de placer dessus les charbons ardents, de sorte qu'elle ne brûla point son vêtement.

« Sa mère lui ordonna ensuite d'aller abattre avec un petit couteau de six liards les trois plus gros chênes de la forêt.

« La petite fille se rendit à la forêt ; mais, quand elle vit la grandeur des arbres et la petitesse de son couteau, elle se désespéra et se mit à pleurer.

« La bonne Vierge vint la trouver et lui dit :

— Ne crains rien et espère, ma petite fille ; les arbres seront plus faciles à abattre que tu ne le crois.

« L'enfant donna alors trois coups de couteau dans les chênes, qui tombèrent aussitôt.

« Elle revint vers sa mère et lui raconta ce qu'elle avait fait ; mais sa mère ne voulut pas encore lui indiquer où étaient ses frères, et elle lui commanda d'ôter toute l'écorce des arbres de la forêt et de la lui apporter.

« Quand cette besogne fut accomplie, sa mère lui ordonna encore de mettre à sec un étang, en y puisant l'eau avec une coquille de noix.

« Cette dernière épreuve accomplie comme les autres, avec l'aide de la Vierge, la mère de la petite fille lui donna une gaule pareille à celle de ses frères et un petit chien, en lui disant d'aller où le petit animal la conduirait.

« Elle suivit son guide, qui la mena dans la forêt des Ardennes et s'arrêta devant une cabane. C'était celle où demeuraient ses frères. Elle y entra et ne vit personne, car ils étaient tous sortis pour travailler. Elle rangea en ordre tout leur ménage, mit la soupe sur le feu et tailla le pain dans les écuelles, puis elle se coucha sous un lit.

« Quand les frères furent de retour, ils se montrèrent bien surpris de voir que tout était rangé avec soin, la place bien balayée et leur souper préparé.

« Le jour suivant, ils sortirent comme d'habitude, et en rentrant ils trouvèrent encore toute la besogne faite.

« L'aîné dit qu'il resterait le lendemain à la maison et qu'il se cacherait pour voir qui s'introduisait ainsi chez eux ; mais sa sœur le toucha de sa baguette blanche, et il demeura endormi, pendant qu'elle mettait tout en ordre. Le second frère, qui resta ensuite à la maison, s'endormit aussi et ne vit rien, et pareille chose arriva à six des frères, que la jeune fille toucha successivement de sa baguette.

« Quand arriva le tour du septième, elle ne l'endormit point, mais elle se montra et lui parla. Elle lui avoua qu'elle était sa sœur et qu'elle était venue de loin pour voir ses frères.

« Il lui recommanda de se bien garder de se montrer à ses autres frères, qui pourraient vouloir la tuer, et de se cacher, quand ils rentreraient. Il lui promit au reste de leur parler d'elle, afin de connaître leurs sentiments à son égard.

« Quand les frères revinrent de l'ouvrage et qu'ils furent à souper, le plus jeune leur dit :

— Je serais bien content de voir ma sœur ; elle est déjà grande et doit être à présent une gentille jeune fille.

— Si je la voyais, dit l'aîné, je la tuerais, car c'est elle qui nous a fait manquer notre avenir ; sans elle, nous serions charretiers.

« Et les autres déclarèrent aussi qu'ils étaient de l'avis de leur aîné.

« Mais, comme le plus jeune, qui était le meilleur et le plus doux des sept, leur représentait que ce n'était pas la faute de la jeune fille, mais celle de leur mère, ils finirent par être de son avis et dirent qu'ils seraient bien contents de la voir.

« Alors, il leur répondit :

— C'est elle qui vient ici tous les jours, balaie la maison, met tout en ordre et prépare nos repas ; je vais aller la chercher.

« Quand elle parut, ils la trouvèrent bien gentille, lui firent mille amitiés et la prièrent de rester à tenir leur ménage.

« Depuis ce moment, elle demeura avec eux, et ils furent très heureux tous ensemble. »

Ce conte, outre qu'il présente plusieurs lacunes, nous paraît encore altéré d'autre façon. Ainsi, les trois épreuves de la jeune fille, qui ne nous semblent pas devoir lui être imposées par sa mère, se retrouvent presque identiquement les mêmes dans une foule d'autres contes, mais

doivent pas être ici à leur place. La sainte Vierge du conte gallot a aussi usurpé le rôle d'une fée bienfaisante, dont elle porte du reste la guquette. Nous ne ferons pas d'autres réflexions, elles naîtront d'elles-mêmes, dans l'esprit du lecteur, par la comparaison avec le conte gallot de la version que nous en avons recueillie en Basse-Bretagne et que voici, resumée et réduite aux deux tiers environ, pour la forme.

LES TROIS FRÈRES MÉTAMORPHOSÉS EN CORBEAUX ET LEUR SŒUR.

Un vieux seigneur avait trois fils, déjà jeunes hommes, quand il lui acquit un quatrième enfant, une fille. Il manifesta l'intention de donner tout son bien à sa fille, et les trois garçons durent quitter le manoir paternel et aller chercher fortune ailleurs. L'aîné, nommé François, en embrassant sa sœur, avant de partir, la marqua au front, afin de pouvoir la reconnaître plus tard, s'il la revoyait un jour. Les trois frères voyagent l'aventure et arrivent à un vieux château abandonné, au milieu d'un grand bois. Ils entrent et n'y trouvent nul être vivant. Dans une vaste salle à manger, un excellent repas est servi. Après avoir attendu un peu, ne voyant venir personne, ils se mettent à table et mangent. Des mains invisibles les servent. Les deux cadets, Charles et Jean, ont peur et veulent s'en aller : mais leur frère aîné, François, les rassure et ils restent. Le repas terminé, trois mains invisibles prennent trois flambeaux et, précédant les trois frères, les conduisent chacun à une belle chambre à coucher, où ils trouvent d'excellents lits de plume. La nuit se passe sans accident. Le lendemain matin, ils se retrouvent dans la salle à manger et déjeunent, toujours servis par des mains invisibles et sans voir aucun être vivant. Et ainsi pendant trois jours. En visitant le château, ils trouvèrent des fusils, dans une chambre remplie d'armes de toute sorte, et convinrent que deux d'entre eux iraient tous les jours à la chasse dans le bois, pendant que le troisième resterait au château. Ce fut le plus jeune, Jean, qui dut y rester le premier jour. Les deux autres lui recommandèrent de sonner une cloche qui était au-dessus de la porte de la cour, à midi, pour les avertir de l'heure du dîner. A peine les deux aînés eurent-ils franchi le seuil, que Jean vit venir à lui un géant horrible, sorti il ne savait d'où, et qui le lança si violemment contre le mur de la cuisine qu'il s'y aplatit comme une pomme cuite. Les deux autres, n'entendant pas sonner la cloche, et jugeant que l'heure du dîner devait être passée, revinrent au château, chargés de gibier, et furent étonnés de ne pas revoir leur jeune frère. Ils se mirent aussitôt à sa